

PRÉSENTATION

Baldine SAINT GIRONS

Rien de plus mystérieux que l'éveil qui nous sollicite au tréfonds du corps et nous ménage la disponibilité de nos forces physiques et psychiques. L'éveil renvoie à la naissance, dont il renouvelle le miracle, tout en le banalisant; et il s'oppose au sommeil ou plutôt à l'endormissement, pris comme retraits dans un monde intérieur et anticipation de la mort. Mais qu'y a-t-il de commun entre l'éveil physiologique, propre à tous les animaux, et l'éveil spirituel, réservé à quelques élus, en passant par toutes sortes d'éveils spécifiques qui touchent la sensibilité, l'imagination, l'intelligence, la créativité, etc.? Éveil d'un sens déterminé, du sens commun, mais aussi du cœur, de la foi, de la curiosité, ou encore du talent, du génie... Qui éveille, à quoi et pourquoi? Et qui s'éveille? Est-ce « l'âme »? Est-ce « moi », « soi », « on »? L'éveil est-il finalement rendu impossible par la mort ou bien peut-il s'accomplir après sa survenue, à travers diverses formes de survie ou de résurrection?

Le thème de l'éveil est rarement traité comme tel, bien que souvent invoqué par la théologie, les sciences du vivant, la médecine et l'éducation. On oublie généralement le miracle qu'il constitue pour ne s'intéresser qu'à la veille. Or, l'éveil renvoie à un événement avant de renvoyer à un état; il désigne d'abord un instant, un instant de transition : éveil à la vie, à la vision, à la station debout, etc. Crie, regarde, lève-toi! Avec l'éveil, quelque chose commence, dont « l'origine » se montre lointaine et difficile à assigner et dont le principe est à la fois extérieur et « intérieur » au sujet. Et son surgissement se montre la condition de possibilité de la « connaissance de soi » qui devint un impératif de la philosophie avec Héraclite et Socrate. En prenant pour objet l'éveil, les Entretiens de La Garenne-Lemot de 2014 se situent dans la continuité de ceux consacrés à *L'Origine* en 2012 et à *L'Intérieur* en 2013; et ils constituent un jalon essentiel dans un parcours qui

aboutit à questionner l'idéal et les limites de *La connaissance de soi* (2015), thème des ultimes Entretiens de La Garenne-Lemot du vivant de Jackie Pigeaud.

Chaque article des XXI^{es} Entretiens reprend à sa manière ces questions et les réinvente, au lieu de se contenter d'y répondre. Il part d'un domaine de savoir déterminé, le fait résonner dans un champ plus vaste et lui donne un statut et une portée générale grâce à des formes de culture et de sensibilité spécifiques. La méthode choisie a fait ses preuves. C'est celle d'une approche concrète, proche de la vie, mais toujours soucieuse de ses provenances. Cette « pensée en amont », comme on pourrait l'appeler, ne cesse de solliciter l'histoire des religions, de la philosophie, des langues, des arts et des sciences ; mais elle refuse avec une égale énergie l'hégémonie d'une seule de ces disciplines. Il ne s'agit ni d'une interdisciplinarité appelée à résoudre un problème déjà parfaitement déterminé, ni d'une indisciplinarité qui se replierait sur la subjectivité et tendrait vers l'ahistoricisme, ni d'une transdisciplinarité qui se tiendrait à l'écart des méthodologies spécifiques. Ce que nous visons est une authentique pluridisciplinarité, dans ce qu'elle comporte à la fois de plus solide et de plus créatif.

Plusieurs types de présentation des articles sont dès lors envisageables. Mais l'important nous semble de ne négliger aucun des types d'ordre dont nous reconnaissons l'importance. Il s'agit, au contraire, de combiner des distributions qui tiennent à l'apparition historique, à l'appartenance disciplinaire et à l'organisation conceptuelle. Voilà qui oblige à des choix. Tel fut le cas pour l'article de Yolaine Escande : son iconographie pleinement originale le plaçait en tête des articles consacrés aux arts plastiques, mais son étude des liens entre taoïsme et bouddhisme *chan* ou *zen* rendait sa position quasiment indispensable au commencement du livre. L'article de Patrick Dandrey nous a posé un problème analogue. Il analyse, en effet, le passage à un nouveau genre littéraire (Comment quitte-t-on le mythe pour la comédie ?), en même temps qu'il met en évidence le rôle de l'éveil comme inspiration par la sensualité et l'amour, et qu'il s'interroge sur ce que deviennent le soi et le monde dans l'entre-deux de l'éveil. En ce qui le concerne, nous avons préféré un choix conceptuel à un choix disciplinaire et à un choix historicisant.

Le plus facile était de regrouper les articles sur les arts plastiques. On peut aisément gravir les siècles en partant de la Renaissance avec Yves Hersant, qui étudie le rêve comme facteur d'éveil et fait comprendre les relations de la véritable force avec l'onirisme dans le célèbre dessin de Michel-Ange sur *Le Songe de la vie humaine*. On en vient au XVII^e siècle avec Clélia Nau qui montre comment *La Naissance de Bacchus* du Poussin présente moins le soleil levant que le lever du soleil, en remplaçant la traditionnelle représentation du char d'Apollon par une

rougeur diffuse sur toute la scène : la couleur de l'aurore pénètre les êtres et les choses et semble les éveiller de l'intérieur.

On passe alors au XVIII^e siècle avec Arnaud Maillot qui, toujours attentif aux innovations techniques, s'interroge sur le rôle du « réveillon » dans la pratique artistique du temps : pourquoi ce concept, aujourd'hui peu usité, reçut-il un sens péjoratif? Avec Chakè Matossian nous arrivons au XIX^e siècle et à l'art le plus contemporain, en allant du « lit défait » et médusant de Delacroix au lit de Sophie Calle occupé par des étrangers successifs et à « My bed », un lit bien spécifié qui exhibe l'intimité de Tracey Emmin.

Enfin, le texte de Céline Flécheux, spécialiste de l'horizon, nous fait pénétrer de plain-pied dans la modernité : qu'y a-t-il de commun entre l'œuf primordial, la tête endormie, l'enfant hurlant et la Muse chez Brancusi? Et quels rapports entretiennent-ils avec la tête de Méduse et celle de saint Jean-Baptiste dans la tradition artistique? Une des caractéristiques de « l'art moderne » est de remplacer le support de la sculpture par un « plateau » qui crée une ligne de séparation radicale, analogue à celle qui sépare le signifiant du signifié. Si l'abstraction engendre alors de nouveaux types d'éveil, c'est grâce au « dégagement » qu'elle permet à l'égard de l'histoire.

Pour la musique, il fallait partir de l'article de Giovanni Lombardo sur l'aubade, destinée à éveiller l'être aimé lorsque l'aurore point. « L'amant qui chante / et pleure aussi » adresse sa plainte derrière la porte close. Un poème de Leopardi reprend les formules d'Ovide ou d'Horace pour parodier cet éveil : d'un côté, l'amant est moins exclu de l'amour que du sommeil auquel se voue la nature entière; et, de l'autre, ce qu'il éveille en nous est d'abord une précieuse mémoire littéraire.

Brenno Boccadoro démontre que la contamination de la rhétorique du sommeil par celle de la mélancolie ou de l'humeur noire s'effectue dès l'Antiquité. On apaise les malades en les endormant; et la cithare joue un pouvoir anxiolytique, comme, de façon générale, les tons graves et lents. Puis Bernardino Fantini montre comment la fonction morale de la musique s'est affirmée à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle : elle éveille à la valeur propre du temps, de sorte que la forme musicale devient la « métaphore de la vie », de l'éveil de la vie, de son assoupissement et de sa disparition.

Enfin Pierre Maréchaux se livre à la comparaison systématique de deux types de programme musical : l'un visant à la résolution tonale et l'autre, au contraire, à son déchirement et à sa suspension : Ravel et Schumann. D'un côté, une musique de surface, celle de *Daphnis*; de l'autre, « une surface qui intègre l'intérieur », celle des *Chants de l'aube* ou des *Kreisleriana* opus 16. Mais il existe une tierce solution,

lorsque l'éveil ne concerne pas seulement la vie de la nature, mais devient « la métaphore d'un mode opératoire faisant l'objet des propres gloses des compositeurs dans leurs œuvres ». Ainsi en va-t-il du *Preludio* initial d'*Iberia* d'Albéniz

Quel ordre adopter pour les autres articles ? Il fallait ouvrir le livre par des tentatives de définition de l'éveil. L'éveil est d'abord en Occident l'inspiration du poète par la Muse et, en Orient, l'éveil solitaire du Bouddha (*bodddhi*). Mais l'éveil se définit aussi très concrètement comme le passage d'un seuil : sortie du sommeil, de l'ignorance, de la servitude. Et c'est enfin la prise de conscience d'un entre-deux : entre deux types de soi et entre deux mondes.

Reprenant les célèbres incipit de l'*Iliade*, de l'*Odyssée* et de la *Théogonie*, Philippe Heuzé s'interroge sur l'interdit de médiocrité qui frappe les poètes. « D'être médiocres, nul ne l'a jamais permis aux poètes, ni les hommes, ni les dieux, ni les libraires », écrit Horace. Mais comment définir un poète médiocre ? Serait-ce celui qui est en état d'hyper-inspiration permanente, comme l'Eumolpe du *Satiricon* ? « De quoi les Muses de Virgile sont-elles le nom ? », telle est la question que Philippe Heuzé ne cesse d'élaborer.

L'article de Yolaine Escande montre les liens entre le bouddhisme *chan* ou *zen* et le taoïsme. C'est à la peinture comme expression d'une énergie vitale qu'est dévolu le rôle d'éveiller le cœur et de donner accès à la Voie, au Dao. « L'entendement ne compte plus », écrit Shitao au xvii^e siècle. Les symboles disparaissent au profit de traits de pinceau d'une finesse saisissante, à mi-chemin du visible et de l'invisible. Tel est le cas de *Six kakis* de Muqi (xiii^e siècle), qui avaient déjà été commentés par Henri Maldiney. Yolaine Escande nous fait comprendre l'ordre dans lequel il faut les voir à la façon chinoise pour sentir la vibration continue de leurs centres démultipliés et le relais spécifique que chacun assume. Le vide et le plein échangent alors leurs valeurs.

La tension ne se produit, cependant, pas seulement entre deux types d'inspiration : celle qui provient de la Muse et celle qui provient de l'union avec le vide créateur. Elle tient au passage d'un seuil. Et l'éveil possède alors le sens bien concret de sortie d'un état antérieur. Le préhistorien Romain Pigeaud étudie la manière dont l'éveil des sens est représenté dans l'art des cavernes européen. Et, à l'autre bout de la chaîne, Etienne Wolff étudie un texte peu connu, les *Disticha Catonis* dont ni Caton l'Ancien, ni Caton d'Utique ne sont les auteurs. Selon l'éveilleur moraliste, il importe de dormir peu pour éviter les vices et ne pas craindre la mort afin de ne pas perdre « l'avantage de la vie ».

Pareille conception monolithique de l'éveil est cependant mise en cause au profit d'une analyse de l'entre-deux où il nous jette. L'article de Patrick Dandrey sur *L'École des femmes* montre comment la comédie se situe au carrefour de deux

éthiques – celles de la fixité des caractères et celle de leur métamorphose sous l'effet d'une « sensualité civilisatrice » – comme de deux logiques touchant l'une la précaution et l'autre la confiance étourdie. Le jeune amoureux, tête en l'air, avertit lui-même de ses ruses l'odieux barbon qui retient Agnès sous un joug imbécile. Agnès exprime alors avec une exactitude vraiment tragique ce que l'éveil comporte d'éminemment perturbant ; « Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma tête / Je ne juge pas bien que je suis une bête ? »

Nous avons réservé pour une quatrième partie des articles qui concernaient le discours de l'éveil – celui de la mythologie, de l'économie, du droit, de la poésie et du roman –, et dans lequel se posaient les questions de la finalité de l'éveil et de son rapport à la mort et à la résurrection. Jean-Loïc Le Quellec qui a étudié 952 mythes d'origine de la mort montre la fréquence de l'association entre sommeil et mort, Hypnos et Thanatos. Un éveil permanent nous aurait rendus éternels ; et c'est à l'endormissement ou à l'absence d'éveil au moment adéquat qu'il faut imputer la surdité aux messages d'immortalité. Comment expliquer cette concordance des mythes ? Hasard, puissance d'un archétype, révélation, propagation d'un mythe central ?

Jacques Athanase Gilbert s'interroge à son tour sur la manière dont un récit « réveille » et sur les modes d'implication du sujet dans certaines séquences narratives. Pour ce faire, il choisit d'étudier le passage d'une logique de la passion à une logique de l'intérêt chez Adam Smith. Tout le problème est de comprendre l'éveil ou la naissance d'axiomes dits narratifs, parce que l'histoire qu'ils racontent s'inscrit soudain dans un présent permanent.

Le juriste Yvon Le Gall s'intéresse, quant à lui, au droit à l'éveil chez l'enfant et aux missions d'éveil et de développement qui sont dévolues à son entourage. Il le fait en France non seulement à partir d'une histoire de la liberté religieuse, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours, mais à partir de la distinction entre une instruction publique qui concerne l'éveil de l'esprit et une éducation nationale qui concerne l'éveil du cœur.

Jackie Pigeaud médite sur la poésie, poursuivant son entretien de toute une vie avec Philippe Heuzé. De même que celui-ci s'interroge sur l'intolérance à la médiocrité chez les poètes, alors que la médiocrité est décrétée « d'or » (*aurea mediocritas*) par Horace, Jackie Pigeaud s'interroge sur l'absence d'autarcie qu'on attribue au poète et la dévalorisation qui s'ensuit de son œuvre. La poésie se caractérise par son sens de l'Absolu et un réveil conçu comme sans réserve, total, totalisant. La plus vertigineuse définition de la résurrection n'a-t-elle pas été donnée par d'Aubigné dans deux vers aux puissantes allitérations ? « Comme un nageur venant du profond de son plonge / Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe. »

Notre hispanologue, Jocelyne Aubé-Bourlignieux, analyse avec brio le récit de la maladie et de la mort de Don Quichotte. De quoi meurt donc *l'ingenioso hidalgo*, l'ingénieux chevalier ? De sa mélancolie ou de la cessation de sa mélancolie ? Cervantès avait-il lu Huarte de San Juan et son *Examen de ingenios para las ciencias*, dont Jackie Pigeaud faisait grand cas ? Il meurt en tout cas sous deux visages successifs, comme chevalier imbu d'un romanesque échevelé et comme sage désabusé. Aurait-il donc connu deux éveils inversés : l'un à la folie d'un rêve toujours poursuivi, l'autre à la sagesse et au « bon sens » ? Quoi qu'il en soit, cette mort ôte l'occasion à tout autre écrivain de le ressusciter faussement et « de faire de ses exploits une interminable histoire ». À quoi bon, en effet, une survie de pacotille ? « Bien des grands auteurs du passé ont survécu à des siècles d'oubli et d'absurde », écrivait Hannah Arendt, « mais c'est encore une question pendante de savoir s'ils seront capables de survivre à une version divertissante de ce qu'ils ont à dire ». Le goût de ce qu'on appelle aujourd'hui le gadget et le kitsch écarte le mystère, s'attache à des visions stéréotypées et ne recherche plus qu'un plaisir sans consistance. On se trompe d'éveil.

De façon générale, cependant, l'éveil nous révèle notre scission subjective, comme le montre Baldine Saint Girons, qui insiste non plus seulement sur le passage d'un seuil, mais sur la prise de conscience d'un entre-deux dans quatre types d'états psychiques. L'éveil confusionnel fait coexister un monde chaotique et un monde ordonné, tout en joignant l'impersonnalité du rêve à l'appréhension d'un soi. Le rêve a beau être inhérent au sommeil ; il oriente pourtant le sujet vers l'éveil, cependant que, inversement, la rêverie rejoue au sein de la veille des *scenarii* proches de ceux du rêve. L'autisme, enfin, révèle un sujet qui n'arrive pas à sortir de l'enfermement intérieur pour se mouvoir dans un monde vraiment commun. À quoi l'éveil nous éveille-t-il donc ? Un monde est-il supérieur à l'autre ? Doivent-ils s'entremêler ?

Nous aimons les idées claires : devenir lucide est notre affaire. Il y a, cependant, un type de lucidité qui ne s'accroche pas aux petites idées – ces flambeaux étroits –, mais naît du sommeil, de l'obscurité. Nous baignons alors de nouveau dans l'Un, dans l'Autre, dans le Tout, auquel nous accédons grâce à la suspension des lumières trop ponctuelles et trop vives. Cet Un, dont nous avons fait sécession, accomplit son retour. Nous sentons alors la nécessité de sauvegarder sa présence et réalisons que le mouvement de la pensée ne consiste pas seulement à discerner, mais à confondre ; pas seulement à éclairer, mais à obscurcir. Con-fondre, c'est *aussi* fondre ensemble, condenser, rassembler. Obscurcir, c'est *aussi* refuser

la simplification artificielle, doubler le visible d'invisible, réintroduire des tenants et des aboutissants.

Aussi bien y a-t-il des faux et des mauvais éveils, comme, inversement, il y a de vrais et de bons endormissements. La dialectique de l'éveil et de l'assoupissement nous entraîne à des profondeurs telles qu'il arrive que, parfois, le bon et le mauvais, le vrai et le faux changent de camp. « Ô mort, où est ta victoire? », « Ô sommeil, où est ta victoire? », nous demandons-nous alors.

Faut-il toujours s'éveiller? La réponse à cette question est finalement moins simple qu'il n'y paraît d'abord : tout dépend des fragments du soi et du monde au bénéfice desquels se produit l'éveil. La lucidité, n'étant que partielle, requiert de la mesure. L'éveil se dose.